

Olaf Candau

Un an de cabane



éditions Guérin
CHAMONIX

Photographies, Olaf Candau.

© *Éditions Guérin, Chamonix - 2004*

Olaf Candau

Un an de cabane

Extrait numérique

Éditions Guérin

I

Mai 1979

Classe de CM2. Les Deux Alpes

Ça y est ! La neige a enfin fondu dans la cour. L'hiver est long par ici. Ce matin, on a repris la gym. Avec le dessin c'est ce que je préfère. En classe, c'est vrai, je regarde plus dehors que le tableau.

Je regarde donc dehors. Je regarde les moineaux et les pinsons se poser dans les trois mélèzes en bordure de la cour. Je connais ces arbres par cœur : celui de droite, le plus petit, a 71 branches et le plus gros 67, sans les brindilles. C'est marrant, on pourrait croire que les gros arbres sont plus fournis, mais non, c'est le contraire. Au pied des arbres il y a 18 grosses pierres et dessous des fourmis. Des noires et aussi des petites rouges que je nourris avec des moucheron morts trouvés au bord des fenêtres.

Madame Chalvin est grande, avec un visage rond et des cheveux bouclés de la couleur de nos bureaux. Elle porte toujours des jupes.

Avec Madame Chalvin, les premiers occupent les premiers rangs, bien entendu, et les derniers, au fond de la classe, pardi. Philippe c'est le turbulent, Alexandre le pitre et moi le rêveur.

Quant à Nico, c'est mon copain-de-sang. On est toujours ensemble. Avec lui, Bébert et Bertrand, les copains de ski, on a construit une cabane, la plus belle du coin. Et comme le projet était important, on s'était associé à Charlie. Son grand-père est maçon. La cabane avait deux pièces avec des grandes fenêtres, deux lits superposés, une cheminée en briques-qui-ne-fume-pas-à-l'intérieur, un frigo en polystyrène enfouit en terre, et une terrasse. On pouvait y dormir. La journée, on chassait les moineaux à la carabine à plomb et on les cuisait sur le feu.

Je parle de cette cabane au passé car la bande à Cailler l'a détruite en 1979.

Au-delà d'une vengeance, nous attendions une revanche, un jour.





II

Repérages

Colombie Britannique, Canada

Le village de Muncho se résume en quelques maisons éparpillées au bord du lac, plus un drug-store à la mode américaine en bordure de route qui propose le principal : pain de mie et hameçons.

J'étais arrivé au village dans l'après-midi. La pluie froide du printemps tombait sur les dernières plaques de neige de la saison. Malgré l'heure tardive et l'humidité, j'avais décidé d'explorer le bout de la vallée, et d'y retourner le lendemain, équipé, si l'endroit paraissait intéressant.

Le froid me saisit en sortant de la voiture. Je m'élançai en courant, sans carte, sans sac ni fusil puisque la vallée à découvrir ne s'annonce pas longue. Des empreintes d'animaux en tous genres se croisent. Cela confirme les propos du pompiste

de tout à l'heure au sujet de la faune abondante.

Après une heure de trot sur le sable d'un ancien glacier, la vallée aboutit sur une barrière de forêt. Un semblant de sentier à animaux pénètre dans ce dédale végétal. Je décide de prolonger l'exploration.

À peine ai-je fait quelques pas qu'une énorme empreinte m'arrête net. Une trace prodigieuse. D'une taille que je ne reverrai jamais. Plus inquiétant, elle est d'une fraîcheur accablante. La pluie n'a pas eu le temps de la modifier, pas même les détails des poils.

« Une empreinte de yéti »... me traverse l'esprit. Je devine rapidement de quoi il s'agit : un ours... Un énorme grizzli... Et surtout, pas loin !

Où est-il ? Derrière le fourré, derrière moi ? Je me tourne et me retourne. Aussitôt, un défilé de phrases me passe par la tête :

- Fais bien attention aux ours !... Ne va pas en forêt seul... Attention surtout aux grizzlis, ils sont imprévisibles !... N'y va pas sans fusil... Au printemps ils sont affamés... Des ogres...

Et je suis là, seul et sans fusil à la merci d'un grizzli, à la pire période de l'année.

Je recule lentement, le regard en alerte. Pas un mouvement. C'est bien ce qui m'inquiète. Le sentier marqué par les profondes cicatrices de

l'ours finit par ressortir à découvert. La trace se perd. Au moment où une grosse goutte de pluie éclate sur ma parka, je sursaute.

Soudain, une silhouette se met à bouger à 200 m sur un monticule.

Le voilà ! Il lève le nez en l'air pour me renifler.

De mon côté, je plisse les yeux et m'aperçois à travers la brume qu'il ne s'agit pas d'un ours... mais d'un loup.

Ça alors ! Qu'est-ce qu'il fait là... et où est l'ours ?

Mieux que de chercher à comprendre, je fuis.

Mais le loup gris part sur mes talons...

Que me veut-il celui-là ?

Il se rapproche... Je m'arrête. Il s'arrête aussi. Il s'assoit.

Je repars. Il repart, au trot. Je m'arrête, il s'arrête. Il s'assoit.

- OH ! QU'EST-CE QUE TU VEUX ? Ses oreilles se dressent. Je repars. Il repart, synchronisé. Jetant des regards derrière moi, je trébuche sur un bout de bois. Lui fait un écart brutal puis s'assoit, non loin de moi.

- OH ! QU'EST-CE QUE TU VEUX ? Je ramasse le bout de bois et avance dans sa direction. Que va-t-il se passer ? Heureusement, le

loup détale aussitôt. Sa souplesse m'émerveille. Il disparaît dans la forêt... rejoindre peut-être l'ours.

Hier, alors que je partais pour un autre repérage, je suis tombé sur deux cadavres de loups à qui il manquait la fourrure et la tête. Des victimes de trappeurs, ai-je pensé. Les corps étaient recouverts d'une sorte de graisse infâme, certainement afin de masquer l'odeur et de ne pas effrayer les autres loups... La vie du Nord.

La route sort des montagnes Rocheuses et part en direction de l'ouest ; l'Alaska. Une forêt dense, presque étouffée, s'étire à perte de vue. Pas d'habitation. Un copain québécois, m'avait prévenu : « Si tu veux aller te perdre, le Yukon est un coin où même les animaux se perdent. »

J'arrête la voiture sur une piste forestière. J'installe un carton contre un arbre, glisse une balle dans le calibre 12, prends appui sur le capot et lâche le coup. BAHOUUM ! Puis deux autres.

Lorsque je ramasse la cible, l'épaule endolorie et les oreilles bouchées, les trois balles sont groupées en bas à gauche. Je ne pensais pas qu'un 12 puisse être si précis. Il me faudra juste viser un peu en haut à droite...

Puis la route passe sur un sommet de colline. L'espace se déroule tel un tapis vert jusqu'au pied d'une chaîne de montagne encore enneigée.

Ces repérages ont pour but de visiter les lacs que j'ai localisés sur les cartes. En fait, je cherche le meilleur emplacement pour construire une cabane. Les critères sont l'isolement, à 3-4 heures de marche de la route, un beau cadre proche des montagnes, de quoi bâtir sur place, à savoir des résineux bien droits, et un lac à proximité. Après étude des cartes, je pars repérer le terrain.

Bientôt la ville de Watson Lake et le territoire du Yukon. Le pays des trappeurs, des chercheurs d'or et des hivers froids. Une ville au milieu de la forêt faite de maisons espacées, et entourée de scieries.

Chargé de ravitaillement, je bifurque plus loin sur la Cassiar Highway. Le sel répandu sur la route en hiver attire la faune : un ours noir, qui reste indifférent à la voiture pendant que je me penche sur ses empreintes... celles-ci ridicules. Des élans, aussi, avec leur gueule carrée, leur bosse sur l'échine et un cul anormalement bas. Des bisons, puissants, dont l'encolure ressemble à celle des lions. Des caribous aux bois de velours. La route salée est un vrai Parc Safari.

Sur cette portion de route de 150 km, la seule habitation remarquée est une vieille cabane de trappeur, située au bord d'une rivière dont le nom est facile à retenir : « French River ». Le cours d'eau limpide descend directement d'une chaîne de montagnes, les montagnes Cassiar.

Des sommets aussi blancs qu'une carte vierge.

Par un soir pluvieux, la voiture s'arrête devant la pompe à essence du minuscule village au joli nom de Tatooga, au sud des montagnes Cassiar. Une pluie généreuse se déverse dans la nuit déjà profonde. Et voilà que, pétrifié au fond du siège, le blues me gagne. Le grand blues.

Extrait de Journal.

Mes repérages sont un échec. Voilà dix jours que je ne réalise que de simples repérages le long de la route. Non, ce n'est pas les aires de pique nique que je vise ! Je m'imaginai parcourir à la boussole des immensités sauvages afin de trouver un endroit idyllique au bord d'un lac. Au lieu de ça, j'ose tout juste rentrer dans les hautes herbes des bas côtés. Oui. C'est parce que j'ai peur. Peur de la forêt, de me perdre. Peur des ours. Peur des rivières et des marécages. J'arrive au Canada et j'ai peur.

Un brouillard givrant s'abat sur moi.

Les lumières du restaurant scintillent à travers les mille gouttes du pare-brise. Je reste là, à attendre je ne sais quoi, jusqu'à m'endormir dans la position du conducteur.

Le matin, du bord du lac, j'observe le soleil danser sur les vagues. Une oie sauvage s'y pose en traçant un long sillage. Puis d'autres. Elles arrivent de leur migration. Elles arrivent et moi je suis sur le point de repartir...

Allez! La réflexion n'y fera rien, il faut me bouger...

Les montagnes Cassiar m'ont plu. J'y retourne.

Demi-tour!

Dans un village, je parviens à dénicher deux cartes au bureau des forestiers, dont celle, précisément, où se situe la French River. Une chance. Arrivé sur place, je m'élançe tout d'abord dans la forêt pour un simple essai d'orientation visant un marais. La boussole posée sur la carte détermine mon cap. C'est avec succès que je trouve tout d'abord l'étang marécageux, puis au retour, ma vieille Chevrolet.

Le lendemain, avec le minimum glissé dans le sac, j'enfile les baskets, charge le fusil et m'engouffre dans le grand vert avec, pour seule indication, les 255° de la boussole.

Tout est impressionnant. Je tâche de ne me poser aucune question.

Après quelques heures de marche fort pénibles dans une végétation tantôt marécageuse tantôt inextricable, j'arrive tant bien que mal sur l'objectif; le lac. Mais l'impression est mitigée. Les alentours sans relief ne m'enchantent guère.

Il est 23 heures, à cette latitude la nuit ne tombe plus. De retour à la voiture, l'esprit un peu plus confiant, je m'allonge sous la tente, à l'écart de la route. Soudain, une des rares voitures à passer sur cette route fait le crochet pour s'arrêter devant la tente. Un couple d'Indiens s'agite à travers les portières.

Que me veulent-ils? Il est interdit de camper ici?

L'Indien pointe son doigt derrière la tente tout en vociférant. Je tourne la tête et découvre en effet le problème.

Un ours!

Un gros ours noir à seulement 20 m... Il se dandine et s'éloigne en gardant un œil dédaigneux sur nous. Sa superbe fourrure brille dans la pénombre.

Est-ce la soupe de poisson de ce soir, la curiosité ou ma peau qui l'intéressait? Le couple conti-

nue de me sermonner avant de reprendre la route.

Bien que j'aie un fusil chargé, je préfère passer le restant de la nuit dans le break plutôt que dans la tente.

Deuxième vrai repérage.

La marche sera encore plus longue. D'autant que je me perds à cause d'une erreur d'orientation, malgré la boussole. Je commence alors à marquer les arbres comme repères pour éventuellement revenir sur mes pas. Enfin devant le lac, le site me cause une déception identique à la précédente.

Au matin du troisième repérage, longeant la French River, je m'élançe courbatu en direction des montagnes Cassiar. Mon objectif est un petit lac au pied de la chaîne. Une longue journée.

Dans un premier temps, les bords encaissés de la rivière et jonchés de buissons s'avèrent rapidement infranchissables.

Une autre tentative plus loin me fait rentrer dans une végétation dense, à peine plus accueillante. La forêt du Nord n'est vraiment pas un jardin d'agrément.

Au moment où le bruit de la rivière tant attendue survient, un vieux chemin entretenu

par le passage des animaux apparaît. Sûrement un ancien chemin de trappeur... Ce coin était donc parcouru. La progression est soudain plus facile parmi les empreintes en tout genre.

En traversant une clairière, un plateau situé sur l'autre versant apparaît : le lac est là-haut !

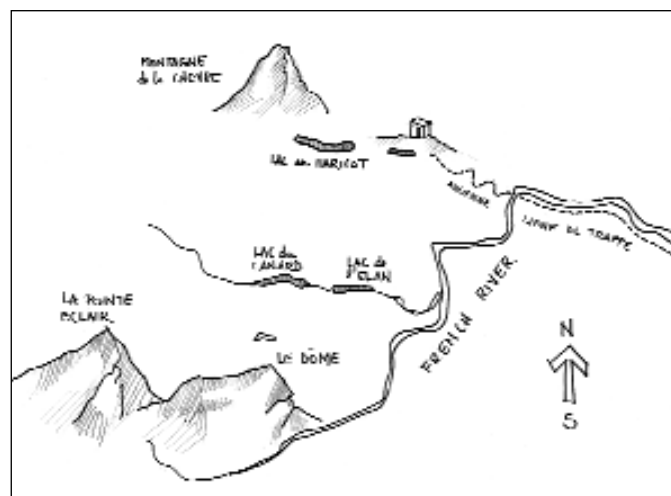
La French River, la rivière française, se laisse passer à gué. L'eau à la taille, je traverse en ôtant vêtements et chaussures et en m'équilibrant avec une perche. Puis des sentiers de castors remontent droit dans des pentes raides. Enfin, une forêt de pins précède le lac.

Le lac ! Une petite étendue transparente coincée entre une butte et le versant d'un second plateau qui monte en pente douce vers la chaîne Cassiar encore enneigée.

À la vue de ce coin, un étrange sentiment d'aboutissement me gagne. Sans même avoir inspecté les environs, il me semble avoir déniché « le coin ». Aucune question ne me vient. Les 5 heures de marche sauvage garantissent l'isolement, l'essentiel. Et puis la vue est superbe.

Du sommet de la butte, je balaye les paysages d'un regard appliqué avec l'idée de passer un an ici.





Achévé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie) en mai 2014
Dépôt légal : septembre 2004
ISBN : 978-2-91175-579-8

Sans autre technologie qu'une scie, une hache et un fusil, Olaf Candau s'est enfoncé dans le Yukon, vers le mythe du Grand Nord canadien.

Au pays de James Oliver Curwood et Jack London, il a construit une cabane.

Un an de cabane, un an de silence, de conflits avec les martres et les ours, un an d'échecs avec les poissons, un an à bâtir et à se protéger.

Un an de vie, de la vie la plus simple qui soit.



14,50 € TTC

www.editionsguerin.com